

A la mort de mon père,

une vieille femme des Bouches de Cattare vint se joindre à nous. Un de ses cousins avaient été médecin de Mohamed Ali, elle avait été admise à pénétrer, encore enfant, dans le harem du Pacha.

Je dois à ma chère Dalmate mainte vision fabuleuse. Ce fut par elle que j'entendis parler pour la première fois de Mohamed Ali, et bien avant de connaître l'ogre et les fées, j'eus la révélation de ce café que le sultan d'Istamboul faisait servir à ceux qui n'avaient plus l'heur de lui plaire. Elle ne voulait pas admettre que le Khédive fût mort de façon naturelle. Elle parlait de femmes très blanches gardées par de terribles noirs. Notre pauvre demeure qui n'était, hors de l'enceinte, dans un quartier tumultueux, qu'une baraque avec sa cour, ses volailles, son jardin potager, et trois plantes de figuiers venus de Lucques, ces histoires la peuplaient de coussins de soie, de tapis et de mystérieux rideaux. Par la grâce de son chuchotement, lorsque cette femme s'adressait à ma mère, ma curiosité en éveil soupçonnait que ces merveilles n'étaient en vérité qu'une manière de me cacher *autre chose*.

Assistant derrière les *moucharabieh*, à des spectacles enchanteurs (parmi des fontaines qui étincelaient comme des voiles multicolores, ces saltimbanques du Kordofan, aux jambes bondissantes comme celles de chevaux au galop, suivant le rythme d'une harpe endiablée, et les hanches enserrées dans un simple pagne de corne, imitaient par leur danse le claquement de dents d'un fiévreux), les molles créatures ressemblaient à des odalisques comblées. Mais en fait, étendues tout le jour à grignoter des graines, des pâtisseries et à fumer, un mal sourd leur rongait le cœur. Leurs grands yeux de velours noir ne contemplaient-ils pas les jeux, mais quelque absent ? Et qui ?

Jalousie? Amours illicites, indomptables, périlleuses? Attendaient-elles en rêvant les entremetteuses nocturnes qui se glissent entre les feuillages? Ah! Je n'étais alors qu'un enfant, et je ne suis pas encore un romancier.

Le Mahmoudieh fut un autre sujet d'envoûtement pour mon enfance. Il y avait au bord de l'eau des fourrés de roseaux peuplés de grenouilles, et plus haut, sur la route, de grands arbres: le *ghemmes*, ou sycomore, ou figuier de Pharaon, comme il vous plaira, et le *banyan* – on m'a dit que c'était le baobab de ces régions, mais peut-on en être sûr? – dont les branches pendent comme des cordes qui s'enracinent dans le sol, ce qui l'a fait surnommer «l'échevelé». De grands arbres qui couvraient d'ombre la route.

Dans leur tronc creux, profond comme une grotte, on découvrait toujours quelqu'un, courbé sur sa natte, en prière, ou accroupi, jouant au tric-trac: l'échiquier était un carré de sable avec des trous faits du bout du doigt, et les pions, des cailloux. Dans l'arbre voisin, un dormeur ronflait béatement, la bouche en O, que les enfants prenaient comme cible afin d'y jeter leurs cailloux. (L'homme, la bouche pleine, faisait le geste de chasser les mouches.) Dans le même antre, un petit vieux nu jusqu'au nombril s'épouillait, et vous regardait fixement en vous faisant les gros yeux tel un Torquemada. Avec ces grands arbres alternaient certains acacias, dont la fleur d'or toute poilue que nous appelions enfants, «la barbe du Pacha», exhale l'odeur de la fleur de mandarinier.

D'immenses jardins bordaient l'autre côté de cette route d'ombres et de parfums. L'un d'eux, le troisième jardin, qui appartenait, il me semble, à une résidence du Khédivé Ismaïl, est devenu le jardin public Nouzha; un autre, celui de Noubar-Pacha, juriste arménien, créateur des Tribunaux mixtes, a été partagé en lotissements d'où surgissent d'affreuses maisons; ailleurs dans la zone, se dressent à présent des usines qui enfument la route. Là, je venais avec ma mère, rendre visite à la famille d'un compatriote, un certain Puccetti, auquel il avait fallu quarante ans pour réaliser le jardin Antoniadis, le plus beau de tous, le lieu le plus serein, c'était le plus doux et le plus mystérieux du monde.

Alors, Alexandrie était encore une ville d'Orient; c'est avant que les Anglais n'y eussent répandu les courts de tennis et les

villas du bord de mer, avant que l'on ne connût le lido de Ramleh à l'est de la ville, le nudisme, et ces plages qui ressemblent à un décor d'opérette; ici régnait encore le grand songe arabe du soir éternel.

C'était un temps où le clair de lune et son souffle de fraîcheur étaient attendus comme une récompense. Alors, on pouvait voir les matelots de quelque grand bateau ancré dans le port emportés très vite par des bourricots, vers le Malmoudieh. Les âniers suivaient, plus rapides que des macaques, excitant leurs bêtes en leur plaçant des petites pincées de poivre sous la queue. Le corps souple de ces âniers dut inspirer à Mohamed Ali, cherchant un équipage pour sa flotte, l'idée d'en confisquer quelques uns; la mettant aussitôt en pratique, il envoya ces hommes naviguer de force. L'ombre et l'eau forment la substance de la poésie arabe. Peuples toujours en marche, tourmentés par la soif et le soleil; pour eux, l'amour est la gorge d'ombre d'une roucouillante source, le soir venu, sous des lauriers-roses. Comme ils brûlent, comme ils crient pour une seule gorgée d'oubli! Omeyades ou Abbassides, à peine fixés, inventèrent ces profonds jardins au bord des fleuves, transformèrent la fureur du soleil en caresses lunaires, la dure morsure du sable en philtres funestes. Et même les derniers arrivés, seigneurs pourtant venus d'Occident, trouvèrent d'abord à leur goût ces raffinements de rêveurs.

Près des grilles de ces jardins du Mahmoudieh, on pouvait de mon temps voir les noirs assis sur les bancs. Ils n'avaient même plus la force de chasser les mouches et ils entrouvraient des yeux de poissons morts. C'était les noirs terrifiants de notre Dalmate; en fait c'était les derniers eunuques. Vêtus comme des prêtres anglais, emprisonnant leurs genoux dans leurs grandes mains squelettiques, leurs lèvres ne remuant que pour des propos de bébés décrépés (et ce miaulement semblait davantage appartenir aux murs ou à l'écorce des arbres), ils découvraient des gencives grises et violettes, qui soulevaient le cœur.

L'un de ces malheureux imberbes, le champion, le modèle même des eunuques, le gardien-chef du harem de Khédive Abbas Hilmi, qui possédait un terrain sur la plage de Ramleh, avait appris qu'un trésor y était enfoui. Il avait prié la Société archéologique d'y faire des fouilles. Elles furent entreprises. Et quel fut le premier objet que l'on trouva? Un phallus de pierre de la taille d'un homme; on peut le voir dans la salle secrète du

Musée municipal. Signe, puisque le hasard lui-même se prenait à rire, qu'un certain Orient était vraiment révolu.

De l'un de ses jardins enchantés, aux grilles grandes ouvertes, je voyais bondir un carrosse tiré par six chevaux impétueux. Un équipage impeccable, une vraie suite orientale ! La voiture était entourée de vigoureux cavaliers, aux visages caucasiens de gros poupons blonds, coiffés de la toque d'astrakan ; la précédaient les *saïs*, avant-coureurs débridés, de cette race d'âniers qui volent sur leurs pieds nus, hurlant le *eminak* et le *schemalak*, c'est-à-dire « gare à droite » et « gare à gauche » ; cris que les cochers doivent répéter inlassablement s'ils veulent se frayer un passage – et même les automobilistes, car le klaxon est inaudible.

Dans la voiture se trouvait le haut-commissaire ottoman, le Ghazi Mouktar Pacha, vainqueur de Crimée. Trente ans plus tôt, la Turquie jouissait encore d'un immense prestige en Égypte, et le passage du maréchal était salué de flatteuses clameurs. Notre petite vieille faisait exception ; pour elle, le Turc avait été l'adversaire du grand Mohamed Ali. Elle devait nourrir à l'égard de cette homme une haine héréditaire, si j'en croyais toutes les histoires qu'elle racontait et que je ne comprenais pas toujours, de Monténégrins (auxquels elle était apparentée) et d'Albanais, de crimes et de vengeances, kyrielles de griefs qui remontaient au Paradis terrestre. Lorsque la voiture passait devant nous, sa bouche édentée lançait une malédiction, tandis que, le temps d'un battement de cils, m'apparaissait le Victorieux, faisant inlassablement glisser entre ses doigts les grains d'ambre de son chapelet.

A cette époque-là, j'attrapai les fièvres, et le médecin conseilla à ma mère de me conduire au bord de la mer.

Quelques familles d'ouvriers et d'employés toscans allaient passer l'été au Mex, et je partis avec l'une d'elles. Le Mex est la plage du Couchant, aussi belle que l'autre, mais elle fait directement suite au port ; les dépôts de bois, de coton et de pétrole débordent vers elle ; l'abattoir et les tanneries l'imprégnèrent de leur odeur de sang, de tanin et de putréfaction, attirant les requins. Leur voisinage a heureusement fait de ces lieux un havre solitaire.

Il y avait alors ici quelques petites maisons éparses, qui n'ont pas grandi. Le désert forme le fond du paysage.

Ici et là, dans le sable, des flaques d'eau saumâtre, circulaires,

yeux sans lumière, pas plus larges qu'une brassée, d'une teinte vert-bouteille blanchâtre. Et parfois se dressaient encore des moulins à vent, aux ailes déchiquetées, hantés de chauve-souris. De ce côté-là on pouvait découvrir une antique nécropole, qui s'y trouve toujours; les archéologues ne l'avaient pas encore fouillée, et il m'arrivait de voir les jeunes indigènes se battre à coups de tibias et de crânes en guise de cailloux.

Les dernières années que je passais en Égypte, avant de la quitter en 1912, m'attachèrent à ces lieux. La maison la plus solitaire, la dernière du Mex, abritait deux jeunes ingénieurs des Ports et Phares, les frères Thuile. Ingénieurs et écrivains. Ils venaient à notre rencontre au seuil de la cour, tels deux frères siamois. L'aîné, Henri, très sombre en sa redingote, l'autre, Jean, vêtu d'un pyjama; tous deux portaient des pantoufles de feutre. Henri avait publié un recueil d'élégies que Francis James portait aux nues, Jean, deux romans, *l'Eudémoniste* et *Le trio des damnés*, que je considère parmi les plus beaux des quarante dernières années. Henri était un subtil connaisseur des lettres arabes, Jean, un géomètre pointilleux. Leur maison semblait être le rendez-vous des esprits. Une maison ibsénienne en Afrique. Leur père, qui avait été ingénieur en chef des Ports et Phares, fut tué, à peine nommé directeur du Creusot, par une explosion au cours des essais d'une machine qu'il avait inventée. Les fils étaient aussi amoureux des livres que leur père, dont ils avaient recueilli la bibliothèque. Ils possédaient les publications les plus remarquables et les plus rares du dix-neuvième siècle. Les œuvres récentes, reliées avec un luxe quasi maniaque étaient alignées dans une immense pièce. La découverte de cette Mecque du livre fut pour moi une joie que seuls peuvent concevoir ceux qui, éloignés de leur centre intellectuel par les circonstances, ne voient plus en lui qu'un mirage. J'étais souvent l'hôte de ces frères. Cette ivresse dans laquelle me plongeait la lecture sur les tapis silencieux, bercée par les battements d'aile du vent sur les eaux, la retrouverais-je jamais? Étrange demeure où l'austérité de ces Provençaux protestants était adoucie par un léger parfum d'Arabie, où l'atmosphère avait quelque chose de tragique. Auriez-vous deviné que c'est là que j'entendis parler pour la première fois du « Port enseveli »? Jean avait participé avec Gaston Jondet, à la découverte de l'antique port enseveli de Pharos, bassin capable d'abriter une flotte entière dans les eaux

d'Alexandrie. Le travail de ces digues, ensevelies, selon Jondet, à la suite de l'abaissement et du glissement des dépôts nilotiques sur le substrat solide, serait d'une conception supérieure à celle qui présida à la construction des pyramides. « L'idée colossale, écrit encore Jondet dans son mémoire pour l'Institut du Caire, de brise-lames rectilignes longs de deux kilomètres, impose à l'esprit la comparaison avec les majestueux alignements de Thèbes et de Karnak. »

A présent, mes amis ont quitté Le Mex. Jean est l'un des premiers entrepreneurs de travaux publics en France, et Henri, après avoir été chef du cabinet européen du roi Fouad, s'est retiré dans un vieux château près de Montpellier.

L'ami qui m'accompagne (tout heureux de me retrouver après tant d'années, il a donné libre cours à son expansivité orientale, m'a secoué le poignet, presque disloqué l'épaule et j'ai eu de la peine à mettre quelque distance entre nous) me questionne soudain :

- Eh ! toi. Qui sait quelle grosse huile tu seras devenu !
- Moi ? dis-je sans amertume. Je suis poète.

Ami, faites silence. Le soir vient. De ce désert et des êtres qui l'habitent, nous parlerons, si tu le veux, une autre fois.

Silence, à présent. Les hauteurs de l'Agami, couvertes de figuiers, se voilent ; plus bas, la datteraie de Dehela se voile. Les petits trains des salines se sont arrêtés. Une teinte endeuillée flotte sur la grande tasse de sel, posée comme une toile d'araignée sur les yeux. Et comme elle gémit, par ici, la mer insensible ! Les grillons se sont mis à chanter. La gerboise aventure son museau hors du trou et bondit, reine du clair de lune.

Le Mex, 14 août, 1931

Giuseppe Ungaretti (1888-1970), poète italien né à Alexandrie, très réputé pour ses poèmes caractérisés par leur symbolisme et leur structure moderne. Ce texte, qui fait partie du Cahier Égyptien d'Ungaretti, a été publié par L'Herne (n° 11).